

TOUS LES
CHEMINS
MÈNENT À
SÁNDOR MÁRAI :
entretien avec
Catherine Fay et
Marilou Pierrat

Propos recueillis par
Étienne Gomez

Le premier volume du Journal de Sándor Márai, consacré aux « années hongroises (1943-1948) », vient de paraître aux éditions Albin Michel, trente ans après la mort de l'auteur¹. La publication de ce monument littéraire, que Sándor Márai a rédigé de 1943 jusqu'à sa mort en 1989 et qui représente pour les intellectuels hongrois son chef-d'œuvre absolu, est l'aboutissement de plusieurs années d'un intense travail : celui de Catherine Fay, traductrice, qui a établi le choix des textes en collaboration avec András Kányádi, professeur à l'Inalco, et qui a traduit les textes, mais aussi celui de Marilou Pierrat, responsable des traductions, et d'Anne Michel, directrice du domaine étranger. Catherine Fay et Marilou Pierrat ont accepté de nous rencontrer, occasion pour nous de les interroger sur la relation entre traducteur et responsable des traductions dans le cas de cette langue doublement étrangère qu'est le hongrois.

TL : Catherine Fay et Marilou Pierrat, comment êtes-vous devenues respectivement traductrice littéraire du hongrois et responsable des traductions chez Albin Michel ?

Catherine Fay : Je suis née en Hongrie mais, arrivée en France à l'âge de quinze mois en 1947, j'ai eu une éducation française. Mes parents, qui étaient juifs, ne sont pas partis pour fuir le communisme :

1 Sándor Márai, *Journal, 1 : Les années hongroises (1943-1948)*, traduit du hongrois par Catherine Fay, avec une préface et des notes d'András Kányádi, Albin Michel, 2019.

ils ont quitté un pays qui avait pris une part active dans l'assassinat d'une grande partie de leurs familles respectives. La sœur aînée de ma mère, son mari et sa fille étaient déjà en France depuis 1939. Pour mon père, la France n'était qu'une étape. Le but, c'était le Canada. Mais comme ma mère ne voulait pas quitter sa propre mère, ils sont restés ici. Ce fut une source de reproches perpétuels de la part de mon père, même si, dans la famille, il y avait aussi une admiration pour la France, pour la culture française.

Ce n'est donc pas le hongrois que j'ai appris à l'école et je n'ai pas non plus baigné dans la culture hongroise ; cependant dans ma famille, on parlait hongrois. On mangeait hongrois également ! J'ai toujours gardé ça : le sens et le goût de la langue. Je parlais hongrois avec mes parents, surtout avec ma mère, car mon père s'était mis au français plus tôt. C'était le chef de famille, il travaillait, il était ingénieur textile. C'était l'époque où l'industrie textile commençait à péricliter et c'était assez dur, on était toujours en train de déménager pour aller là où mon père trouvait du travail.

Ma mère, elle, est plus restée en contact avec la Hongrie que mon père. Mon père éprouvait de la haine pour la Hongrie, un pays qui avait non seulement laissé faire, mais été très actif dans la déportation et l'extermination des Juifs. Il avait cela de commun avec Sándor Márai et, d'ailleurs, lorsqu'il a découvert *Mémoires de Hongrie*², il l'a lu d'une traite, la nuit, tant ce livre l'a bouleversé : ce n'était pas seulement son histoire, mais sa façon de voir.

J'ai fait des études d'anglais – j'ai toujours aimé les langues – et je suis devenue professeure. Dans les années 1990, je suis partie aux États-Unis dans le cadre d'un échange Fulbright, pour enseigner dans un Community College à côté de San Diego, la ville même où est mort Sándor Márai mais, à l'époque, je ne le savais pas. J'enseignais le français, un peu l'anglais aussi, à des adultes. Il y avait beaucoup de Mexicains, une Japonaise, je me souviens aussi d'un Autrichien qui avait vécu au Brésil. J'ai été très frappée par cette mobilité : ces gens de divers horizons qui commençaient ou qui reprenaient des études avaient entre dix-huit et – je crois – quatre-

2 Sándor Márai, *Mémoires de Hongrie*, traduit du hongrois par Zéno Bianu et Georges Kassai, Albin Michel, 2004.

vingt-cinq ans. À mon retour, je me suis décidée à prendre des cours de hongrois à l'Inalco. C'était ma langue maternelle mais j'ai voulu mieux connaître la grammaire et la culture hongroises. Je vivais par ailleurs avec quelqu'un qui, entre autres, traduisait. C'est ainsi que je m'y suis mise.

Vu mon âge et mon expérience de professeure d'anglais, j'étais plus mûre que les autres candidats, tous encore étudiants. J'ai gagné le prix de traduction de l'Institut hongrois. Je ne me souviens pas de l'auteur du texte, qui devait faire trois ou quatre pages. Il y avait un voyage à la clé, tous frais payés, avec un séjour au choix à Budapest ou à Debrecen. Il y avait aussi une petite bourse, et comme j'étais déjà logée à Budapest – où j'avais encore un peu de famille –, je n'avais pas besoin de cet argent, alors je me suis dit que la moindre des choses, c'était de m'acheter des livres. Parmi ceux que j'ai rapportés, il y avait le livre qui est devenu *Libération*³. Quand je l'ai lu, j'y ai découvert l'histoire de ma mère, qui a vécu le siège de Budapest. Ce parcours atypique fait que je me sens autodidacte. Je n'ai pas appris la traduction comme certains collègues, et je ne suis pas non plus universitaire. Je n'ai pas un regard technique sur la traduction. Je traduis simplement ma langue maternelle. Je travaille à partir de ce que je ressens.

Marilou Pierrat : Je le regrette fort, mais j'ai des origines moins exotiques que Catherine, même si j'ai failli naître en Égypte ; comme elle pourtant, j'ai fait des études d'anglais (jusqu'au DEA), surtout, je crois, parce que j'aimais beaucoup Oscar Wilde. En classes préparatoires, et à la Sorbonne par la suite, j'ai beaucoup pratiqué la traduction (je crois d'ailleurs que c'est la version latine en prépa qui m'en a donné le goût) et dans le cadre de ma maîtrise, j'ai traduit du théâtre pour travailler sur la question de la traduction de l'oralité : une pièce de Brian Friel, *Wonderful Tennessee*, sur l'identité irlandaise et le sentiment de perte des valeurs qui a envahi l'Irlande dans les années 1990, alors que le pays était en plein essor. Comment réconcilier l'Irlande moderne et l'Irlande mythique ? J'ai rencontré le traducteur

3 Sándor Márai, *Libération*, traduit du hongrois par Catherine Fay, Albin Michel, 2007.

de Brian Friel, Alain Delahaye, et il avait été question d'une publication conjointe, mais ça ne s'est pas fait.

Je ne m'imaginai pas traductrice – être tout le temps dans le doute ! – et, rapidement, j'ai commencé à travailler dans l'édition alors que je n'avais pas terminé mes études, d'abord en littérature jeunesse, chez Syros, puis en littérature étrangère chez Grasset. En 2007, j'ai été recrutée chez Albin Michel par Tony Cartano, dont j'ai été l'assistante, avant de devenir celle d'Anne Michel. C'est chez Albin Michel que j'ai rencontré Dominique Autrand, qui était alors responsable des traductions et éditrice. J'étais de nouveau tentée par la traduction, et elle m'a donné l'occasion de traduire un recueil de nouvelles inédites de Daphné Du Maurier, *La Poupée*⁴. Cela s'est bien passé et, quand elle est partie à la retraite, elle a proposé que je prenne sa succession – j'étais d'abord tétanisée, puis j'ai réfléchi. Je lui suis très reconnaissante. Elle m'a appris le métier.

À côté du suivi des traductions, je continue de traduire de temps en temps. J'ai traduit deux albums jeunesse⁵, un roman américain pour Francis Geffard⁶, et je traduis en ce moment un volume de la série Agatha Raisin, de M. C. Beaton, qui sortira sans doute au printemps 2020. J'aime bien traduire l'humour. C'est un exercice qui me plaît et que j'aimerais pratiquer davantage.

TL : Et toi, Catherine, quelles sont tes relations avec les éditeurs depuis que tu es devenue traductrice ? Apportes-tu des textes ou réponds-tu à des commandes ?

C. F. : Je me suis lancée dans la traduction avec la naïveté des débutants. À mon retour de Budapest, j'ai rencontré Georges Kassai, alors traducteur de Sándor Márai. Il était déjà très âgé, il devait avoir quatre-vingts ans, mais il travaillait encore. Je ne sais plus comment

4 Daphné Du Maurier, *La Poupée*, traduit de l'anglais par Marilou Pierrat, Albin Michel, 2013.

5 Eve Bunting, *Comme toi*, traduit de l'anglais par Marilou Pierrat, Sorbier, 2009 ; et Grace Maccarone, *8 petites ballerines*, avec des illustrations de Christine Davenier, traduit de l'anglais par Marilou Pierrat, Albin Michel, 2014.

6 Hugh Sheehy, *Les Invisibles*, traduit de l'anglais par Marilou Pierrat, Albin Michel, 2016.

j'ai fait sa connaissance, sans doute à l'Inalco, mais je savais qu'il traduisait Sándor Márai et j'avais lu quelques-unes de ses traductions. Je me suis adressée à lui au sujet de *Libération*, et il s'est montré d'une gentillesse extraordinaire, ce qui est rare, car chacun dans ce métier a son pré carré. Il m'a donné les coordonnées de Dominique Autrand, qui m'a répondu que la publication de *Libération* était prévue mais pas fixée dans un calendrier précis.

J'ai décidé de le traduire – de toute façon, il fallait que je le traduise. Quand j'ai terminé, en 2001, j'étais toujours sans nouvelles. Je rappelais Dominique Autrand à peu près tous les six mois, chaque fois elle me répondait qu'il fallait encore attendre un peu. C'est finalement en 2006 qu'elle m'a rappelée, et c'était justement le moment où j'atteignais la retraite. Il y a eu beaucoup de coïncidences comme celle-ci au cours de ces premières années de traduction.

Ensuite, j'ai surtout travaillé avec Albin Michel, sur Sándor Márai et sur Gyula Krúdy, son idole, qui a été abondamment traduit en français. J'ai convaincu Albin Michel de publier *L'Affaire Eszter Solymosi*⁷, une sorte de *J'accuse* hongrois. À part cela, j'ai traduit un livre sur l'esthétique du cinéma (de Yvette Bíró) et des scénarios (Mundruczó, Ildikó Enyedi, etc.). Je n'ai pas cherché d'autres éditeurs, car Albin Michel continuait très régulièrement à me confier des traductions, et je travaille assez lentement. J'ai eu beaucoup de chance...

Un jour, je suis retournée voir Georges Kassai, j'étais très gênée car j'avais l'impression de lui avoir pris son auteur, qu'il traduisait avec le poète Zeno Bianu. Dominique Autrand me confiait de plus en plus de traductions, à moi, alors qu'il avait aussi beaucoup traduit pour Albin Michel. J'ai donc pris mon courage à deux mains et je lui en ai parlé, je lui ai fait part de mon malaise. Non seulement il m'a rassurée, mais il a eu ce mot : « Il faut bien tuer le père ! » Un message ambigu, du reste.

TL : Tu disais tout à l'heure : « Je travaille à partir de ce que je ressens. » Y a-t-il des spécificités de la traduction littéraire liées à la

7 Gyula Krúdy, *L'Affaire Eszter Solymosi*, traduit du hongrois par Catherine Fay, Albin Michel, 2013.

langue hongroise ? Le traducteur a-t-il tous les instruments nécessaires à sa disposition ?

C. F. : Le hongrois est une langue orpheline, l'une des seules en Europe à ne pas avoir d'origines indo-européennes, et la Hongrie elle-même a longtemps vécu sous domination, qu'il s'agisse d'une influence ottomane, russe ou germanique. Ces influences ont laissé des traces et on trouve dans la langue hongroise beaucoup de mots d'origine étrangère, dont l'orthographe a été systématiquement alignée. Par exemple, *zseni*, qui vient du français *génie*, et qui en l'occurrence a le même sens. Il y a aussi beaucoup de mots turcs. On trouve des dictionnaires spécialisés sur certains de ces héritages linguistiques.

En ce qui concerne les dictionnaires bilingues hongrois-français, il y a parfois des erreurs, des approximations. Le dictionnaire que j'utilise est parfois faux mais on trouve en ligne des dictionnaires unilingues très performants, beaucoup plus fiables. Je consulte souvent plusieurs dictionnaires en cas de difficulté, mais j'ai surtout des « dictionnaires vivants », des référents qui peuvent être un ami ou une amie magyarophone. Je les consulte dès que je soupçonne quelque chose, que je rencontre quelque chose que, pour des raisons culturelles, n'ayant pas grandi en Hongrie, je ne comprends pas bien.

De toute façon, ce travail est fondamental, et les deux éditrices auxquelles j'ai eu affaire ont toujours eu beaucoup d'intuition, elles ont toujours pointé les faiblesses là où il y en avait. Parfois, quand on traduit et qu'on ne trouve pas le mot juste, on se rabat sur un pis-aller et on se dit que ça peut passer, mais non ! Ni avec Dominique, ni avec Marilou ! En même temps, c'est extrêmement rassurant de savoir qu'il y a en face cette lecture à la fois très intuitive et très rigoureuse, qui est la lecture qu'on demande au traducteur, mais qu'au fond, on attend aussi de l'éditeur.

J'ai eu beaucoup de chance de ce point de vue aussi, car j'ai toujours eu une confiance totale envers mes éditrices, et la confiance est essentielle d'un côté comme de l'autre. Un texte se travaille à deux, et un certain niveau de sympathie est nécessaire, dans tous les sens du terme... Il faut parfois savoir souffrir ensemble...

TL : Marilou, comment travaille-t-on sur une traduction lorsqu'on ne maîtrise pas la langue du texte d'origine ? Quelles relations entretient-on avec le traducteur ?

M. P. : Il est vrai que cette situation peut sembler problématique, mais une chose que j'ai apprise de Dominique Autrand, c'est que lorsqu'on « sent » un texte et qu'on est rigoureux, on peut lever bien des lièvres. C'est d'ailleurs un aspect de mon travail que j'aime beaucoup. Quand je relis une traduction de l'anglais, je me demande souvent comment j'aurais traduit moi-même. La compétence linguistique interfère avec mon travail, alors qu'avec une langue que je ne maîtrise pas, éloignée des langues romanes, comme dans un texte hongrois, finnois, japonais, je suis obligée de faire autrement : d'être plus attentive aux discordances du texte, à ce qui ne sonne pas juste – et révèle, souvent, un problème de sens. Une collaboration autre se met en place, et cette expérience peut s'avérer plus riche que lorsqu'on travaille sur une langue que l'on connaît, surtout quand la traduction est bonne, qu'on a une confiance absolue dans le traducteur, et qu'il ne reste plus qu'à polir un matériau qui est déjà très travaillé, à se laisser guider par la cohérence du texte, comme c'est le cas avec les traductions de Catherine.

TL : La publication des œuvres de Sándor Márai est un projet éditorial antérieur à ton arrivée chez Albin Michel. Comment es-tu intervenue dans ce projet ?

M. P. : L'origine de ce projet éditorial remonte en effet à Ibolya Virág. Ibolya Virág est une grande traductrice. Elle a traduit de la littérature française en hongrois et, inversement, de la littérature hongroise en français. C'est aussi une grande éditrice. Elle a lancé la Collection Europe centrale chez L'Harmattan, puis fondé sa propre maison d'édition après un passage chez Albin Michel où elle dirigeait le domaine « Europe centrale ». C'est elle qui a apporté chez Albin Michel le projet de publication des œuvres de Sándor Márai dans les années 1990. Il faut préciser que c'est la republication des *Braises* chez Albin Michel en 1995, dans la traduction française qui avait été publiée une première fois en 1958, qui a permis aux Italiens de décou-

vrir ce livre et de le traduire. Et c'est le succès inouï de cette édition italienne qui a vraiment relancé Sándor Márai en Europe, porté depuis par Dominique Autrand, Tony Cartano puis Anne Michel.

Jusqu'à la chute du Mur de Berlin, date de sa mort, Sándor Márai avait été oublié, surtout dans son pays, parce qu'il avait vécu en exil pendant plus de quarante ans. Malheureusement pour lui, sa redécouverte a été posthume. Au fond, il représente vraiment le XX^e siècle. Il est né avec le siècle en 1900 et il est mort avec la chute du communisme en 1989.

On a commencé par publier les romans, du moins les romans qui comptaient, tout en sachant qu'un jour on se pencherait aussi sur le journal. En fait, on ne prenait pas encore la mesure de ce qu'il représentait. Maintenant que j'en ai lu le premier volume établi par Catherine et András, je comprends que le journal n'est pas seulement la fabrique de ses romans, mais une œuvre à part entière.

Il y avait beaucoup de problèmes à résoudre : combien de volumes publier ? quels découpages et quelle sélection faire ? comment établir le texte ? En hongrois, le journal comporte dix-huit volumes, on ne peut pas tout publier. C'était un énorme chantier, il fallait définir une méthode de travail. Pour le premier volume, le découpage 1943-1948 s'imposait de lui-même, car il s'agissait des années hongroises, avant le départ en exil.

TL : Racontez-nous un peu l'histoire de ce premier volume du Journal de Sándor Márai...

C. F. : Le journal de Sándor Márai commence en 1943. Il n'y a pas de note d'intention dans les premières pages ; d'ailleurs, au début, il n'y a même pas de dates. On peut imaginer qu'il a tenu un journal toute sa vie, mais, d'après Tibor Mészáros, le responsable du fonds Márai au Musée Littéraire Petőfi, à Budapest, cela n'a toujours pas été établi. Sándor Márai a eu une vocation d'écrivain très précoce. C'était vraiment une vocation, une raison d'être, une fierté, en même temps qu'un mal ou une maladie.

Un seul volume du journal, édité par l'auteur, est paru en Hongrie, vers 1943-1944. Tout le reste, soit la quasi-totalité de l'œuvre de Sándor Márai pendant ses années d'exil, a été publié pour la diaspora

hongroise par un éditeur installé à Toronto. Sándor Márai avait ainsi des lecteurs disséminés un peu partout dans le monde, au Canada et en Argentine notamment, mais peu vivaient autour de lui.

Pourquoi l'intelligentsia hongroise préfère-t-elle le journal de Sándor Márai à ses romans ? Qu'est-ce qui en fait la beauté, la puissance ? Je crois que c'est d'abord le fait qu'il l'a écrit seul, sans aucun écho ou presque. Il a continué, il a persévéré, alors qu'il vivait dans des conditions très difficiles, sans perdre ni son orgueil ni sa foi. Une grande douleur transparaît dans tout le journal, même s'il peut être drôle, caustique aussi. Il évoque des situations que beaucoup de Hongrois ont vécues dans les années 1940 et 1950.

M. P. : Le journal est aussi ce qu'il est parce que Sándor Márai avait déjà quarante-trois ans quand il en a écrit les premières pages, du moins dans l'état où nous le connaissons aujourd'hui. C'était un écrivain à succès, mûr, aguerri. Il écrivait ainsi avec une certaine conscience de son lectorat. Dans le premier volume publié en Hongrie, il s'est cependant censuré, pour des raisons historiquement évidentes. Le premier volume publié en France est différent. L'originalité de l'édition française, c'est qu'elle remonte à la source et publie des textes écartés par Sándor Márai, d'où l'importance de la sélection faite par Catherine et András qui ont condensé six années en un volume.

C. F. : Effectivement, il a fallu trier avec András, car on ne pouvait pas tout garder. Nous avons lu le journal chacun de notre côté, sélectionné des passages, et nous nous sommes aperçus à la comparaison que nous avons choisi à peu près les mêmes, si ce n'est que j'en avais retenu davantage. Je connaissais András depuis l'Inalco et, aujourd'hui, nous faisons aussi partie du jury pour le prix de traduction de l'Institut hongrois. J'ai commencé à travailler en 2012 sur le *Journal* et, en 2016, j'ai demandé à András de faire la sélection avec moi. Pour le deuxième volume, prévu pour 2021, la méthode de travail est désormais en place, mais la contraction s'annonce plus difficile. Je sais déjà que j'aurai peu de temps à consacrer à d'autres projets, en particulier à d'autres auteurs qui m'intéressent par ailleurs.

TL : Qu'en est-il, justement, de la littérature hongroise aujourd'hui, et comment les auteurs hongrois réagissent-ils face à la situation politique actuelle ?

C. F. : Il y a aujourd'hui d'immenses auteurs hongrois. Je pense par exemple à Péter Esterházy, dont la famille appartenait à la haute aristocratie hongroise. Une partie de la famille Esterházy est restée en Hongrie sous le communisme. Sur la période communiste, Péter Esterházy a écrit un livre intitulé *Harmonia Caelestis*, auquel il a ajouté une suite car, entre temps, il a appris que son père avait été indicateur. Je pense également à László Krasznahorkai, qui est à la fois écrivain et scénariste et qui a beaucoup travaillé avec Béla Tarr. Mais il y en a d'autres : Péter Nádas, Krisztina Tóth, Magda Szabo, et bien sûr Imre Kertész.

Il y a une spécificité de la littérature hongroise, liée me semble-t-il à un certain humour, particulier, très noir, mais aussi à la spécificité de la langue, à laquelle beaucoup d'auteurs hongrois sont attachés alors qu'elle contribue à leur isolement. Il y a un passage dans le journal, où Sándor Márai se demande pourquoi la littérature hongroise est si mal connue, alors que même des auteurs norvégiens comme Knut Hamsun ont une grande popularité à l'étranger. Pour lui, ce n'est pas parce que le pays est petit, mais parce que la langue est isolée.

Face à la situation politique actuelle, peu d'auteurs parlent, et, en même temps, peu d'auteurs partent. Certains vivent à Berlin, ne serait-ce qu'une partie du temps. En Hongrie, le tropisme culturel est d'abord orienté vers l'Allemagne, ensuite vers l'Autriche et l'Italie, et beaucoup moins vers la France. Historiquement, plusieurs auteurs se sont ainsi installés à Berlin, comme Imre Kertész. Ceux qui restent se taisent, pour la plupart, comme Sándor Márai en son temps. Il n'est pas difficile de rapprocher la situation qu'il décrit dans son journal de celle à laquelle on assiste aujourd'hui.

M. P. : Chez Albin Michel, le domaine hongrois se limite pour le moment à Sándor Márai et à Gyula Krúdy, avec notamment *L'Affaire Eszter Solymosi*.

TL : Comment voyez-vous l'avenir de la traduction littéraire en France pour le domaine hongrois ?

C. F. : Les traducteurs du hongrois ne manquent pas, et il y en a beaucoup d'excellents. Certains sont de langue maternelle hongroise, comme Georges Kassai et Ibolya Virág dont il a déjà été question, ou encore Agnès Jarfas, traductrice de Péter Esterházy, chez Gallimard. D'autres sont venus au hongrois pour des raisons diverses, que je ne connais pas, comme Joëlle Dufeuilly, qui traduit László Krasznahorkai chez Cambourakis, Marc Martin qui traduit Péter Nádas au Bruit du Temps, ou encore Guillaume Métayer qui traduit Krisztina Tóth chez Gallimard. Il y a également des traducteurs qui travaillent en binôme, comme Maurice Regnaut et Ádám Péter (dans le passé) pour Dezső Kosztolányi chez Viviane Hamy et actuellement Natalia et Charles Zaremba pour Imre Kertész chez Actes Sud. Je ne me fais aucun souci pour l'avenir de la traduction littéraire du hongrois en France, même si je trouve cette situation étonnante.

M. P. : Il est vrai qu'il est plus facile pour un éditeur français de trouver un traducteur du hongrois que, disons, du finnois ou de l'estonien. Mais c'est peut-être lié au fait que la traduction littéraire semble représenter une véritable tradition nationale en Hongrie. Dans le *Journal*, Sándor Márai, lui-même polyglotte et lecteur passionné de littérature en langue étrangère, aborde le sujet en évoquant par exemple Dezső Kosztolányi, à la fois grand écrivain et grand traducteur. Il présente la traduction comme un art essentiel dans la formation de l'écrivain.